

RETRO
NEWS

l'Ecole et la Vie
PREMIÈRE ANNÉE — 1917-1918



ÉDITION B

A R
2902-B

**RETRO
NEWS**

l'École et la Vie

PREMIÈRE ANNÉE — 1917-1918

ÉDITION B



Paris
Librairie Armand Colin

103, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 103

**RETRO
NEWS**

B

L'École et la Vie

LIBRE TRIBUNE
D'ÉDUCATION NATIONALE

Colin

Directeur : PAUL CROUZET

LA RENTRÉE
par LUCIEN MÉTIVET.



— ...
— Puisque les pères ont veillé dans les mêmes tranchées, pourquoi les fils n'étudieraient-ils pas sur les mêmes bancs ?

Sommaire

P. CROUZET : L'École et la Vie.....	3	E. GOBLOT : La guerre, leçon de démocratie.	10
ED. HERRIOT : Le rôle de l'École... Comment reconstituer l'élite de demain ?.	4	ALBERT MATHIEZ : Le renouvellement de l'histoire de la Révolution.....	11
TOURNESOL : Germes et Ferments..... Les six réformes scolaires urgentes ?....	6	JEAN DES VIGNES ROUGES : Apprendre à commander.....	13
E. MONTJOTIN : Carnet des Maitres.....	8	MARGUERITE CLÉMENT : L'homme et la femme dans l'enseignement.....	13
CH. AB DER HALDEN : Carnet des Parents.	9		

Librairie Armand Colin

103, Boulevard Saint-Michel, PARIS, 5^e

Adresse télégr.
ARCOLIN, PARIS.

Téléphone.
GOBELINS : 37-33 et 37-79.

LECTEURS,

Voici notre premier numéro.

C'est le premier Journal créé pour porter les questions d'éducation devant le grand public en même temps que devant les professionnels.

Si ce premier numéro ne réalise pas pleinement du premier coup notre idéal commun, vous penserez aux difficultés et de l'heure présente et de toute tentative nouvelle,

Vous penserez surtout qu'il nous a manqué jusqu'ici votre collaboration — et que c'est sur la collaboration de tous que nous comptons pour cette " Libre tribune d'Éducation nationale ".

LECTEURS,

Nous vous demandons, si notre programme général répond à vos propres préoccupations sur la France de demain, de vouloir bien, dans un esprit de mutuelle confiance, suivre nos efforts et ceux de nos collaborateurs.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Collaborateurs artistiques, littéraires, politiques et sociaux. — MM. PAUL ADAM, FRANÇOIS ALBERT, HENRI BARBUSSE, VICTOR BÉRARD, M^{me} LEON BRUNSCHWIGG, M^{lle} MARGUERITE CLÉMENT, M^{me} LOUISE CRUPPI, MM. FRANCIS DELAISI, ROBERT DIEUDONNÉ, GUSTAVE DORET, LÉON FRAPIÉ, ANDRÉ FRIBOURG, CHARLES GIDE, EDOUARD HERRIOT, M^{me} HOLLEBECQUE, MM. LOUIS LALOY, ANTONIN LAVERGNE, ERNEST LAVISSE, M^{me} LE VERRIER, MM. GABRIEL MAURIÈRE, LUCIEN MÉTIVET, M^{lle} BERTHE MILLIARD, MM. PIERRE MILLE, GASTON ROUPNEL, ALBERT SARRAUT, GONZAGUE TRUC, JEAN D'UDINE, JEAN DES VIGNES ROUGES, EMILE VUILLERMOZ.

Collaborateurs pédagogiques. — MM. CH. AB DER HALDEN, J. ADHER, F.-LOUIS BERTRAND, EDMOND BESNARD, J. BEZARD, GASTON BOUNIOL, M^{lle} HÉLENE BUREAU, MM. CH. CESTRE, G. COLOMB, LEON CURY, L. ETEVENON, E. GOBLOT, HENRI GOY, CH. GROISBOIS, G. GUY-GRAND, L. HOULLEVIGUE, L. LABOUESSE, ALBERT MATHIEZ, L. MATRUCHOT, E. MONTJOTIN, A. PARMENTIER, L. RASCOL, A.-P. SERÇA, GASTON VALRAN.

PRINCIPALES RUBRIQUES :

Pour l'Œuvre éducatrice : Enquêtes et Discussions. — Carnet des Maîtres. — Carnet des Parents. — Germes et Ferments. — L'éducation moderne des tout petits. — Le Coin des Initiatives. — Guerre aux Légendes. — Livres critiques. — L'École dans la Littérature et dans l'Art. — L'Éducation à travers le Monde, etc., etc.

Pour la Culture intellectuelle : Les plus belles pages d'aujourd'hui. — La dernière page de la Science et de l'Industrie. — L'Esprit public par l'École. —

Les leçons de la Guerre. — L'École et la Vie internationale. — Le Présent dans le Passé. — Nouveaux Horizons et nouveaux courants. — Les Voix du Pays. — Les Voix de l'Étranger. — Les Journaux et l'Art de les lire, etc.

Pour la Vie pratique : Paroles du Front. — Arts, métiers et carrières. — L'Avenir féminin. — Initiation sociale. — Initiation économique. — L'Art et l'Enfant. — La Culture physique. — L'École et la Vie locale. — La Vie pratique moderne, etc., etc.

L'ÉCOLE et la VIE, Revue hebdomadaire d'Éducation et d'Enseignement, paraît le Samedi, s'adresse à la fois au grand public et au personnel enseignant et comprend deux parties :

L'ÉCOLE ET LA VIE

B Libre Tribune d'Éducation nationale.

L'ÉCOLE ET LA VIE

A Journal des Instituteurs et des Institutrices.

ABONNEMENTS : UN AN (du 15 de chaque mois)

à l'Édition **A** : Journal des Instituteurs... France et Colonies..... 9 fr. ; Union postale..... 11 fr.
à l'Édition **B** : Libre Tribune..... — 9 fr. ; — 11 fr.

Les Membres de l'Enseignement abonnés à l'Édition A reçoivent gratuitement l'Édition B.

Pour l'Union postale, ils ajouteront au prix de 11 fr. un supplément d'affranchissement de 2 fr.

L'École et la Vie

E.V.
Si c'est l'École allemande qui nous a vaincus en 1870, c'est l'union de l'École et de la Vie, en Allemagne, qui nous rend si dure et si coûteuse la victoire depuis le 2 août 1914.

Et il en est ainsi parce que ce n'est plus seulement, comme il y a quarante-sept ans, deux armées qui se combattent en une guerre de quelques mois, mais deux Vies entières de peuples qui s'affrontent, pendant des années, avec toutes leurs ressources, jusqu'à ce que l'une, épuisée, doive céder à l'autre.

Or, la Vie allemande, pour sa force, a mieux utilisé l'École.

On nous calcule périodiquement toutes les forces matérielles de l'Allemagne, ses effectifs et ses matières premières, ses stocks et ses encaisses, et on nous annonce l'impossibilité de telle soudure ou l'imminence de tel écroulement... mais l'on oublie les forces intellectuelles et morales qui, bien appliquées, déjouent toutes les prévisions.

C'est qu'il n'y a que deux sortes d'Allemands : ceux qui ont le besoin d'enseigner et ceux qui ont la curiosité d'apprendre. Et pour l'utilisation de l'enseignement, il n'y en a qu'une sorte.

Ainsi la force allemande peut-elle être essentiellement scientifique ; je dirai plus, en la voyant étayée aussi bien sur la formation donnée à l'école primaire que sur les applications élaborées dans les laboratoires et les Universités, la force allemande est essentiellement scolaire.

* *

Est-ce à dire que l'École française ait été inférieure à sa tâche ?

Vraiment il est inutile de montrer à nouveau par quel héroïsme maîtres et élèves de l'École laïque et de l'Université tout entière ont répondu aux calomnies d'avant-guerre sur son patriotisme et par quel esprit de sacrifice les populations civiles ont répondu aux critiques de sa morale. Quant à notre culture classique, il suffit de rappeler que ce sont ses gymnastiques intellectuelles qui ont formé les hommes d'action capables de transformer en quelques mois la France en une gigantesque manufacture de guerre, et que c'est son idéalisme foncier qui, après avoir été la tradition de toute notre race, est devenu l'ambition des autres et a rallié au drapeau français vingt nations coalisées contre la barbarie. Enfin, pour notre haut enseignement scientifique, il serait superflu de détailler quelles formidables ressources il a mises au service de la difficile Victoire.

Où est donc le défaut de la cuirasse ? Est-il dans une insuffisance relative des connaissances ? et y a-t-il encore quelque chose de vrai dans le mot de Flaubert écrivant à George Sand le 31 mars 1871 : « Tout le mal vient de notre gigan-

tesque ignorance » ? Peut-être, dans certains domaines ; mais là n'est pas l'essentiel.

En général, nos connaissances valent celles des Allemands ; mais l'application que nous en faisons est inférieure. Nous sommes trop persuadés que le savoir a sa valeur en lui-même. Nous étudions pour savoir, au lieu d'étudier pour mieux vivre. Nous ne faisons assez entrer et fructifier dans la Vie ni les connaissances élémentaires prises à l'École primaire, ni la formation intellectuelle acquise au lycée, ni la science conquisse dans les Facultés. Le problème pédagogique de demain n'est pas tant d'étendre ou de changer le savoir, d'allonger ou de modifier des programmes que d'orienter le savoir vers la vie, de tout enseigner non en fonction du passé, mais en fonction du présent et de l'avenir. L'important est moins de savoir beaucoup que de savoir se servir du peu que l'on sait. Ainsi devrait finir cette anomalie séculaire d'un peuple qui, dans tous les domaines, avec de petits moyens bien utilisés, arrive à de grands résultats, et d'un autre peuple qui, avec de grands moyens mal utilisés, arrive à de petits résultats.

Il ne s'agit pas de se mettre à la remorque du réalisme allemand et de son immoralisme. Les Américains nous rappelleraient au besoin qu'une éducation peut à la fois être idéaliste et manier les réalités. La culture de l'esprit se concilie parfaitement avec la préparation à la vie pratique. Il s'agit simplement de tirer la leçon pédagogique de la guerre.

Est-il douteux pour personne que la victoire ne sera gagnée que par des chefs militaires à l'esprit scientifique et moderne, pénétrés des enseignements des faits, adaptant les méthodes anciennement apprises aux réalités nouvellement découvertes, au lieu de faire entrer les faits dans des systèmes préconçus, et faisant dominer les théories de l'École de guerre par les leçons de la Vie guerrière d'aujourd'hui ?

Or, ce qui est vrai de la victoire de guerre est également vrai de la victoire pacifique d'après-guerre, pour laquelle sera indispensable une plus étroite union de l'École et de la Vie.

* *

C'est à cette union que nous voudrions travailler ici. L'œuvre est immense et le moyen d'un journal bien modeste. Il dépendra de ses collaborateurs et de ses lecteurs que le moyen devienne efficace.

Notre programme général sera de faire servir l'École à la Vie, en l'orientant vers la vie telle qu'elle est ou telle qu'elle devrait être — et inversement de faire servir la Vie à l'École, en centralisant pour les éducateurs tout ce qui, dans la vie d'aujourd'hui, intellectuelle ou matérielle, peut leur être un moyen ou une directive.

En particulier nous voudrions travailler d'abord à l'Œuvre éducatrice en créant ici, sur les questions d'éducation, un foyer d'études et une libre tribune, destinés à assurer à la France une école aussi bien informée des progrès de son art que peut l'être des progrès de sa technique la plus scientifique usine allemande.

Nous voudrions ensuite faire œuvre de Culture intellectuelle générale par une vulgarisation, sans cesse tenue à jour, de toutes les nouveautés dans le domaine de l'esprit. Dès son apparition, tout progrès de la science ou tout chef-d'œuvre de l'art doit immédiatement entrer dans l'enseignement des jeunes Français.

Enfin et surtout nous aspirerions à mieux préparer la Vie pratique. Comment orienter le savoir vers la vie, sans essayer d'ouvrir la vie toute grande devant les hommes de savoir ? C'est l'avenir de la France de demain qui sera étudié ainsi, depuis les problèmes individuels des carrières de nos fils et de nos filles jusqu'aux grands intérêts économiques et sociaux du pays.

Ce programme sera réalisé d'abord, et avant

tout, pour l'enseignement primaire. Mais, après lui, pourquoi n'atteindrait-il pas et les autres enseignements et le grand public ? Quelle est en effet la partie de notre programme, qui, en même temps que pour les maîtres primaires, n'a pas aussi quelque intérêt pour les autres maîtres et pour les parents, pour les esprits préoccupés de culture et pour les activités occupées d'affaires ? D'ailleurs, comment tenter l'union de l'École et de la Vie, sans entreprendre d'unir aussi, sur un fonds commun, ceux de l'École et ceux de la Vie ?

Et cette ambition dicte une règle de conduite qui sera de chercher entre l'enseignement primaire et les autres enseignements, entre les maîtres et les parents, entre les hommes de science et les hommes d'action, entre la démocratie et son élite, les paroles qui unissent pour la tâche commune, et non celles qui divisent. Trop longtemps la culture a été en France un instrument de séparation ; nous aurons perdu une leçon de la guerre si elle ne devient pas un instrument d'union française.

PAUL CROUZET,
Inspecteur de l'Académie de Paris.

I. — POUR L'ŒUVRE ÉDUCATRICE

Le rôle de l'École

La Revue *l'École et la Vie* me fait l'honneur de souhaiter ma collaboration. Je réponds avec empressement à son appel. Cette publication veut d'abord instituer entre les membres des divers enseignements ce régime de confiance et d'entente que la République aurait dû assurer depuis longtemps. Mais le progrès de l'éducation n'intéresse pas seulement les professionnels qui en sont les intermédiaires ; il importe à toute la nation. Le pays communique à l'école sa vie ; il en reçoit une force accrue et transformée. Pour que l'École joue vraiment tout son rôle, cet échange doit être incessant, cette circulation d'idées veut être continue. Le pays a le droit de dire ce qu'il attend de l'École ; l'École, centre d'observation et d'information, est autorisée à exposer comment elle conçoit le présent et l'avenir du pays.

En Allemagne, — nous l'avons bien vu au cours de la guerre actuelle par les renseignements qui nous sont parvenus, — l'école n'est qu'un rouage administratif au service d'une dynastie. Elle reçoit de Berlin un dogme, au reste variable en ses détails, qu'elle a l'ordre de vulgariser. L'Université elle-même, malgré qu'elle soit un centre de recherches scientifiques, se pliera sous ce credo. Le manifeste des intellectuels allemands demeure pour toujours un exemple de cette subordination. Des hommes, d'autre part éminents, comme Ulrich de Wila-

mowitz Moellendorf, recteur de guerre de l'université de Berlin, des philosophes comme Wundt, des physiciens comme Roentgen, des chimistes comme Ostwald osent signer un papier, aussi stupide qu'odieux, où il est dit solennellement que l'Allemagne n'a pas provoqué cette guerre, où il est affirmé que l'Allemagne n'a pas violé la neutralité de la Belgique, que ses troupes n'ont pas incendié Louvain, qu'elles ne font pas la guerre au mépris du droit des gens. Evitons les déclarations inutiles : nous sommes de ceux qui croient que la France doit s'imposer par la sérénité de son jugement et le calme de sa raison. Mais, vraiment, froidement, on a perdu tout honneur scientifique lorsque l'on contresigne de si criminels mensonges. Et, d'ailleurs, les intellectuels allemands ont affirmé eux-mêmes la dépendance où ils se plaisent. On n'a pas assez remarqué la phrase où l'Université germanique se solidarise avec le militarisme : « Sans notre militarisme, notre civilisation serait anéantie depuis longtemps ». *Ohne den deutschen Militarismus waere die deutsche Kultur laengst vom Erdboden getilgt.* Voilà qui est formel. Et, à la fin de leur manifeste, les intellectuels allemands lancent un appel éperdu au monde, qui a refusé d'ailleurs de l'entendre. Croyez-nous, disent-ils. *Glaubt uns!* — Un savant ne fait pas appel à la croyance. Il prouve et il attend.

Ainsi, l'Université allemande, dont nous ne

méconnaissions pas la force, est asservie au dogme dynastique et à la théorie militariste. Par la servitude du savant on juge ce que peut être l'indépendance du maître d'école. La France, enrichie par de longs siècles de culture patiente, ardente aussi à scruter l'avenir, ne saurait accepter ce programme fait pour des Scythes. Notre école est une école nationale; elle n'est pas un champ d'expérience illimité. Elle sait qu'elle doit servir la patrie, unité morale autant qu'unité physique; elle doit la servir d'autant plus fidèlement qu'elle la sert librement et que l'avenir du pays a été confié à la conscience des maîtres. Le sentiment du devoir envers la nation, voilà le lien. L'intelligence du maître, sans cesse en éveil, recherchera quels sont les enseignements les plus utiles au peuple en même temps que les plus conformes à son génie.

Pour la France, l'école sera donc une sorte de cœur régulateur toujours en état de systole ou de diastole. Puisque tous les esprits vigilants s'accordent à penser qu'une Renaissance nous est nécessaire, pour tirer parti des enseignements de la guerre, pour rénover un pays durement frappé, l'enseignement de France tiendra à prendre sa part de la tâche commune. N'est-ce pas même à lui qu'il appartiendrait de la diriger? Je lisais récemment, dans une revue italienne, la ferme déclaration de l'honorable Pantano : « Si la paix doit nous surprendre non préparés, disait-il, ce manque de préparation ne sera pas seulement une erreur impardonnable; il constituera pour l'Italie un irréparable danger. »

Ces paroles sont vraies pour la France comme pour son alliée. Jamais, depuis qu'il y a des hommes, les faits et les idées n'ont surgi avec autant d'abondance. Il est urgent de les recueillir, de les clarifier, de les classer, de les adapter. Nous tenterons donc d'engager avec nos collègues de l'Université un dialogue qui soit utile au pays. Lorsque nous rencontrerons une vérité, — ou ce que nous croirons être une vérité, — nous l'exposerons, sans ménagement pour la routine. Nous lutterons de toutes nos forces contre les préjugés

de classes et de castes qui risqueraient de faire obstacle, dans la paix retrouvée, à la fusion nationale.

Pour le dire dès maintenant, deux principes dirigeront nos opinions :

1° *La volonté de lutter contre la fausse tradition qui oppose l'esprit littéraire à l'esprit scientifique.* L'intelligence humaine est une; il y aurait, aujourd'hui plus que jamais, un péril grave à vouloir diviser ses fonctions. C'est l'idée que développait avec esprit M. Maurice Donnay dans son Discours académique du 28 juin 1917.

2° *La volonté de réaliser, à la base de notre enseignement national, l'école unique.* Dans une démocratie qui vient de subir avec honneur la plus horrible de toutes les épreuves, nous voulons un enseignement démocratique, fondé sur la sélection par le mérite... Nous travaillerons à faire prévaloir les conceptions généreuses des hommes qui, au lendemain de la victoire de la Marne, le jour anniversaire de la proclamation de la première République, fondèrent le comité Michelet en vue de poursuivre la « consolidation définitive de l'unité française », par la généralisation de l'École primaire. Nous savons que, au cours de la guerre, la Prusse a refusé d'accepter cette réforme qui est appliquée depuis longtemps en Bavière. Mais nous comprendrions mal que la France imitât le régime de la Prusse.

Nous parlerons librement. On nous répondra librement. — Désireux d'atteindre à la correction, les maîtres imprimeurs du XVI^e siècle, Christophe Plantin, Robert Estienne affichaient leurs épreuves et promettaient une récompense à ceux qui leur indiqueraient des fautes. Pour un homme public, s'il a fait du travail la loi de son action, le journalisme n'est qu'un moyen d'afficher et de faire contrôler ses idées. Puisse s'établir, entre nos lecteurs et nous, la cordiale collaboration que nous souhaitons!

EDOUARD HERRIOT,
Sénateur, Maire de Lyon.

Enquêtes et Discussions.

Comment reconstituer l'élite de demain?

Cette guerre a été justement appelée le « meurtre de l'élite ». Ce meurtre fut la rançon de la démocratie. Mais la vraie démocratie ne peut se passer d'une élite ni dans ses carrières libérales, ni dans ses carrières actives :

Comment reconstituer l'élite de demain ?

Après la guerre, l'industrie trouvera, sans doute avec peine, mais enfin trouvera toujours de la main-d'œuvre. La pensée trouvera-t-elle aussi sûrement des ouvriers et le travail des chefs? D'autant plus que l'armée retiendra peut-être encore beaucoup de valeurs comme officiers de carrière.

D'où ces deux grosses questions que nous posons à tous nos lecteurs :

*Où recruter l'élite ?
Comment la dégager ?*

I. — OU RECRUTER L'ÉLITE ?

1° *La masse démocratique.*

La France a-t-elle jusqu'ici tiré de sa masse démocratique toute l'élite qu'elle aurait pu — et ne doit-elle pas à l'avenir (pour satisfaire l'idéal que symbolise le beau dessin du maître Métiel en tête de ce numéro), en tirer davantage et pour ses propres

besoins et par besoin de justice envers ses défenseurs ?

2° *Les démobilisés.*

Quelles réserves peut-on prévoir pour l'élite dans :

a. *La jeunesse interrompue dans ses études (classes 1910-1919) ?*

b. *Les mutilés et réformés ?*

c. *Les étrangers même, engagés pour la France ?*

d. *Ceux que la guerre a « révélés » ou dont elle a modifié la situation ou les projets d'avenir ?*

3° *Les orphelins de la guerre.*

Neserait-il pas particulièrement possible de réaliser parmi les pupilles de la nation une sûre sélection, dont la reconnaissance publique fait un devoir ?

4° *Les femmes.*

Puisque, pendant la guerre, des femmes se sont révélées des chefs, quelle utilisation la paix pourrait-elle réserver aux plus hautes capacités féminines ?

II. — COMMENT DÉGAGER L'ÉLITE ?

1° Pour le dégagement de cette élite, quel devrait être le rôle, facilité par toutes les mesures nouvelles qu'il y aurait lieu de proposer :

a. *De l'enseignement primaire ?*

b. *De l'enseignement primaire supérieur ?*

c. *De l'enseignement secondaire ?*

d. *De l'enseignement supérieur ?*

e. *Des enseignements techniques ?*

2° Pour la formation de cette élite, qui ne deviendra ce qu'on espère que si elle a des maîtres dignes d'elle et qui risquerait de souffrir des pertes nom-

breuses causées par la guerre parmi ses maîtres d'hier :

Quelles sont les mesures urgentes à prendre en vue du recrutement du personnel enseignant d'après-guerre ?

..

On voit que le problème est large. Encore n'est-il peut-être pas posé dans toute son étendue. Nous serons reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui voudraient bien le compléter et nous apporteraient questions et réponses complémentaires.

Le questionnaire dressé n'est qu'une indication : on peut ou bien répondre à l'ensemble, ou répondre seulement sur certains points, ou répondre même d'après des vues personnelles et sans s'inspirer du questionnaire.

L'essentiel est que l'importance de la question provoque de nombreuses réponses, et cela parmi les professionnels de l'enseignement comme parmi les non-professionnels.

Nous les remercions vivement d'avance ; et nous les prions d'adresser le plus tôt possible leurs réponses à *L'Ecole et la Vie* — 403, boulevard Saint-Michel, Paris — pour que nous puissions bientôt commencer la publication des résultats de cette enquête, qui est un commencement de justification de notre sous-titre :

Libre tribune d'Education nationale.

L'ECOLE ET LA VIE.

Germes et ferments

Avant tout.

« Le premier devoir des chefs est l'amour des responsabilités. »

Extrait du manuel de service en campagne... allemand.

Le porte-drapeau.

Une simple histoire, à ne pas laisser dans l'ombre des discours de distribution de prix :

« C'était en Suède, à l'Ecole normale de Näs, le jour de la Saint-Jean de l'année 1913. Il y avait là des Anglais, des Russes, des Américains, des Belges et aussi beaucoup d'Allemands et d'Autrichiens. Une vingtaine de nationalités étaient représentées. Chaque groupe se serrait autour de son drapeau et l'on partit en cortège pour la montagne voisine. Il y avait aussi là un bel étendard polonais, de soie amarante brodée d'argent, avec, au revers, une admirable Vierge peinte. Cet étendard était pesant, et il se trouvait par hasard que le groupe polonais, nombreux pourtant, ne comprenait que des jeunes filles. Aucune n'était assez forte pour s'en charger. L'une d'elles alors vint à moi et me pria, au nom de ses compagnes, de porter, pour cette fois, le drapeau de la Pologne. Trop faibles pour le tenir elle-mêmes, elles ne voulaient, disaient-elles, le confier qu'aux mains d'un Français. » (Barat, Lycée Montaigne, 1917.)

Est-il plus joli et plus clair symbole du rôle éternel de la France dans le monde ?

Volontés américaines.

Vingt millions de ménagères américaines sont en train de signer le vœu suivant proposé par le bureau de l'Administration des vivres :

« Je suis heureuse de me joindre au service de la conservation des vivres pour la nation. J'accepte les conditions proposées par l'administrateur des vivres et je les exécuterai dans ma maison autant que les circonstances le permettront. »

Et la Croix-Rouge américaine pose ainsi leurs obligations à tous les citoyens américains :

1° Avez-vous donné ?

2° Avez-vous donné libéralement ?

3° Avez-vous donné au point que cela vous fasse mal ? Non. Alors, donnez, jusqu'à ce que vous en éprouviez quelque souffrance.

Il n'y a pas moyen de faire la guerre autrement.

Autre chose que le devoir accompli.

Les illustrés d'Outre-Manche sont remplis de photographies représentant les grandes dames de l'aristocratie anglaise occupées aux travaux des champs. Toutes les femmes anglaises veulent avoir leurs trente heures ! Car, quand elles ont justifié de trente heures sérieusement employées à l'agriculture, elles ont droit au port d'un brassard spécial.

Pourquoi pas le même droit pour nos équipiers scolaires agricoles ?

La vraie solution eût été de payer tous nos travailleurs scolaires — l'Angleterre paie les siens 3 francs par jour — mais, puisqu'on ne l'a pas fait, il est excessif, pour de grandes personnes, d'espérer qu'elles pourront indéfiniment faire travailler des enfants avec un désintéressement dont elles-mêmes seraient incapables.

Jusques à quand...?

Nous voici à la carte de pain ;

Ce sont des restrictions en perspective, prélude de quelques autres. Il n'y a qu'à les prévoir toutes très dures, pour pouvoir ensuite les trouver légères, et goûter la joie aiguë de la résignation inemployée.

Il existe pourtant un rapport adressé au ministre de l'Agriculture qui montre comment la France, par la culture totale et la culture intense ainsi que par un meilleur choix des semences, pourrait produire chaque année, en céréales, 300 millions d'hectolitres de plus. Le rapport est de 1901.

Libéralisme révolutionnaire.

« Loi qui attente à la conscience des orphelins de la guerre et à celle de leurs parents, puisqu'elle permet à l'Etat d'imposer à ses fils adoptifs un système d'éducation condamné par le droit naturel aussi bien que par le droit ecclésiastique. »

C'est le cardinal Andrieu qui parle de la récente loi sur les orphelins de la guerre.

Or qu'on lise à l'*Officiel* les paroles de M. Steeg, ministre de l'Instruction publique, à propos de l'article 28 du projet de loi :

« Lorsqu'il s'agira d'enfants dont la famille exprimera le désir qu'ils suivent les cours d'un établissement privé, il ne leur sera pas donné une bourse au sens propre du mot, car la loi actuelle ne le permet pas ; il leur sera alloué une subvention leur permettant de suivre les cours dont ils auront besoin. »

Et voilà accusé d'intolérance l'Etat qui va jusqu'à subventionner ses concurrents.

En réalité, la loi est libérale au point d'introduire, par une mesure de ce genre, une véritable révolution dans l'enseignement, dans la politique et... jusque dans le droit, car le père mort obtient pour ses enfants ce qu'il n'aurait jamais obtenu étant vivant.

Mœurs politiques féminines.

Les femmes n'ont pas encore accès à la politique. Mais ce progrès, d'élémentaire justice d'ailleurs, ne saurait tarder ; et en attendant, les habitudes politiques les atteignent déjà.

Ne croit-on pas entendre parfois les discours des

réunions électorales de demain ? C'est d'ailleurs une apôtre, doublée d'un écrivain, qui parle :

J'ai ouï-dire que certaines « vertus » stigmatisent avec force discours la coquetterie des ouvrières. L'une s'en prend à la blouse claire qui remplace, le dimanche, le sarrau d'usine, l'autre aux « bottines à hauts talons » qui donnent une fois par semaine à la femme du faubourg la même démarche qu'a, chaque jour, la « dame » heureusement pourvue de rentes ou de mari. Ah ! les bottines à hauts talons, c'est le grief suprême de cet acte d'accusation, c'est ce que la vertu des tartufes en jupons ne pardonne pas...

Qu'importent quelques fruits desséchés tombés au pied de l'arbre et racornis comme du vieux cuir ? Que les autres rayonnent dans leur saine maturité...

De quel droit des pintades dont la vie est bornée par la chaise-longue, le thé de cinq heures et l'imbécillité des papotages, voudraient-elles condamner aux travaux forcés les simples et honnêtes femmes... ?

On connaît le « déballage » qui se pratique dans les réunions publiques entre hommes. Que sera l'autre ?

Les bras croisés.

Le conseil municipal de Bordeaux vient d'émettre le vœu que les Chambres votent le plus tôt possible une loi obligeant au travail tous les jeunes gens ayant dépassé l'âge scolaire et donnant aux municipalités les moyens d'utiliser tous les oisifs de 15 à 20 ans.

Fort bien. Mais pourquoi ceux-là seulement ? Est-ce parce qu'ils ne sont pas encore électeurs et qu'on ne craint pas, à leur sujet, les protestations de la presse bourgeoise qui a empêché, en la qualifiant d'« esclavage », la mesure autrement nécessaire et efficace qu'est la mobilisation civile générale ?

Réorganisation.

L'Angleterre a déjà sa Commission de réorganisation d'après-guerre, *Reconstruction Committee*, et même, dans le Dr Addison, son ministre de la reconstruction.

Et la France ?

Il ne lui suffit pas d'avoir, parmi tous les belligérants, la plus triste avance dans la destruction ; faudra-t-il qu'elle subisse encore les plus coupables retards dans la reconstruction ?

Car il n'y a pas à reconstruire que des murs.

TOURNESOL.

NOS OFFICES ET NOS CONCOURS**L'office de documentation
pédagogique**

« La plupart des grandes usines (allemandes) possèdent une bibliothèque où sont reçus les ouvrages et les périodiques de tous pays relatifs aux travaux qu'elles poursuivent ; le ou les bibliothécaires sont tenus de dépouiller toute cette littérature et d'aviser par écrit chaque service des livres ou articles susceptibles de l'intéresser... Être renseigné en tout, c'est la moitié de la puissance tudesque ! Ce n'était malheureusement pas notre lot... »

Cette constatation de M. Victor Cambon, dans *Notre Avenir*, inspirera l'OFFICE DE DOCUMENTATION PÉDAGOGIQUE.

Sur toutes les questions d'enseignement, depuis les problèmes pédagogiques les plus généraux jusqu'aux plus modestes questions de pratique, nous établissons une documentation aussi complète que possible, qui sera à la disposition de tous nos lecteurs et pour laquelle nous solliciterons d'ailleurs leur collaboration.

Concours-Referendum**Quelles sont les six réformes scolaires
les plus urgentes ?**

Nous donnerons dans un prochain numéro l'exposé et les conditions détaillées de ce concours, qui sera ouvert à tous nos lecteurs.

Nous dressons, en attendant, la liste assez longue des réformes souhaitables dans les divers ordres d'enseignement, parmi lesquelles nos lecteurs seront invités à désigner les plus urgentes.

Notre concours suivra la tradition de tous les concours, qui est de comporter des prix, mais il inaugurerait une tradition nouvelle qui sera d'être un concours d'action, tendant à apporter l'appui de l'opinion publique à la réalisation des réformes les plus indispensables.

Et il ne manque pas de réformes indispensables et urgentes dans le domaine de l'éducation nationale.

Carnet des Maîtres

Aux mères de famille

Mesdames,

C'est de vos enfants, nos élèves, que nous désirions vous entretenir. Ils sont le sujet de vos préoccupations et des nôtres. En temps de paix, par des rapports suivis, il nous était possible d'assurer une précieuse collaboration en vue de leur éducation comme de leur instruction. Les circonstances qui nous privent, vous et nous, des loisirs indispensables l'ont singulièrement compromise.

N'envisageant que les difficultés nouvelles, vous vous plaignez; de notre part, nous ne sommes pas plus satisfaits. Nos récriminations réciproques nous semblent plutôt vaines: il nous paraît plus juste et plus sage d'examiner la situation pour en tirer une règle de conduite, disons une entente, en vue de rétablir un mutuel concours qui nous permette de réduire au minimum les fâcheuses conséquences d'un état de choses que nous déplorons et qu'il nous faut cependant subir en attendant une solution qui ne dépend pas que de nos volontés particulières.

Nos enfants s'adaptent à un milieu, à des circonstances qui nous choquent. Ils le font avec une aisance qui nous déconcerte, qu'expliquent cependant leur âge, leur malléabilité et l'habitude de trois années. Trois ans, cela compte peu pour nous, à l'âge auquel nous sommes arrivés, sur la formation de notre caractère, sur notre façon d'agir et de sentir. Pour eux, c'est la moitié, le tiers ou le quart de leur vie, donc de leur expérience, et ce sont ces années-là qui vont les marquer le plus fortement de leur empreinte.

Comment en serait-il autrement? A juger des troubles que nous avons nous-mêmes ressentis, comment; sans conclure à une analogie complète sur les résultats, ne pas concevoir ceux qui ont dû également les atteindre?

Ils dérivent d'abord du bouleversement apporté dans les conditions de la vie de famille, et, ensuite, de l'état de tension nerveuse auquel ils n'échappent pas plus que nous.

Ce fut une inclination plus profonde à éviter les efforts de quelque durée, inclination qui dégénère en paresse de l'esprit et de la volonté. L'enfant fut déraciné de la vie normale; subitement il passa de l'état de paix à l'état de guerre. Sur le moment il ne sentit et ne comprit que l'enthousiasme commun. Comme nous, il mit un terme court à la victoire dont il ne peut douter et qu'il attend chaque jour pour retrouver le milieu favorable à ses habitudes d'autrefois. Que pour le moment on l'utilise à la maison, aux champs, à l'atelier, il comprend cela. Il est fier de jouer un rôle, c'est sa façon de servir. Il éprouve moins la nécessité du travail scolaire, les résultats en sont à trop longue échéance et n'apparaissent pas assez clairs à son esprit.

C'est ensuite une plus grande difficulté à se soumettre aux disciplines de l'école et de la famille. Jusqu'ici deux influences réglaient principalement sa conduite: l'autorité du papa, la douceur de la maman. Différentes, elles s'harmonisaient généralement, l'une tempérant ce que l'autre pouvait avoir de brusquerie ou de sévérité; celle-ci redressant ce que celle-là pouvait comporter de regrettable fai-

blesse. Par l'absence de l'une, l'équilibre s'est trouvé rompu; l'autre est restée insuffisante et désemparée. La tendresse maternelle n'a pas toujours su s'investir de l'autorité du chef de famille.

C'est un fait à remarquer, Mesdames, avec une énergie et une pratique que l'on ne vous soupçonnait pas, vous avez suppléé l'absent dans les tâches les plus difficiles; et c'est dans la direction de vos enfants, là où nous attendions le plus de vous, que nous constatons votre faiblesse. Ou bien vous les avez trop abandonnés à leurs propres inclinations, ou bien vous leur avez donné, dans un sentiment louable mais mal mesuré, l'illusion d'une importance qu'ils ne peuvent avoir. A croire qu'ils remplacent l'absent, ils se sont habitués au ton du commandement. Ils décrètent de bonne heure que leur place n'est plus à l'école; après quelques absences plus ou moins justifiées, vous ne pouvez les y ramener et trop souvent vous prenez votre parti de cette juvénile émancipation. Quelques circonstances très atténuantes que nous vous trouvions, nous ne pouvons approuver une si fâcheuse faiblesse qui vous réserve de cruels regrets dans l'avenir.

Oui, nous entendons bien que vous avez vos griefs contre l'école. Il en est de justifiés: nous vous saurons gré d'en conserver le souvenir et de nous apporter votre témoignage le jour où nous tenterons de briser les liens étroits d'une réglementation qui nous met dans l'impossibilité d'adapter notre enseignement, nos programmes, nos horaires aux nécessités, aux circonstances de la vie. Toutefois n'en médisez pas trop; son influence fut souvent des plus salutaires; malheureusement cette influence n'était plus entière. Trop de maîtres qui avaient acquis l'autorité que donnent l'expérience, les services rendus, l'affection conquise, ont été mobilisés; leurs qualités propres n'ont pu être transmises par délégation à un personnel trop jeune.

D'autre part, surmenées, souvent angoissées, vous avez parfois manqué au souci de conserver devant vos enfants le respect de l'école et de sa discipline; dans des moments de lassitude physique et de dépression morale vous avez laissé fléchir à son détriment l'autorité indispensable, excusé ou favorisé de fâcheux manquements aux devoirs des écoliers; vous avez surtout négligé les indispensables relations entre l'école et la famille ou n'y avez apporté qu'une insuffisante attention. Nous pourrions voir dans cette abstention une confiance qui nous honore; nous avons trop le sentiment de notre responsabilité pour nous en contenter, et c'est de tous nos vœux que nous appelons votre collaboration aussi étroite que possible. Les intérêts en jeu sont trop graves et vous touchent de trop près pour que vous nous marchandiez votre concours.

Le nôtre vous est acquis, vous pouvez l'éclairer en apportant au *Carnet des parents*, qui dans cette revue fera pendant au *Carnet des maîtres*, les résultats de votre expérience et de votre propre observation.

E. MONTJOTIN,

Vice-président de la Fédération des Amicales d'institutrices et d'instituteurs de France et des Colonies.

Carnet des Parents

A nos enfants

Chers enfants,

C'est à vous, ma famille étroite, que je pense aujourd'hui, à vous que j'ai laissés derrière moi, et dont l'éducation m'échappe, par ce terrible intermède de la guerre, qui vient de rayer de ma vie trois années irréparables. C'est aussi aux petits enfants de France, dont beaucoup constituent ma famille au sens large et scolaire du mot, aux petits enfants qui sont privés de leur père, pour un temps ou pour jamais.

Vous souvient-il de notre vie d'autrefois? Vous étiez, les uns bien jeunes encore, les autres déjà grandelelets. Nous formions un tout inséparable. Vous étiez mon refuge béni et ma douce forteresse. C'est pour vous que je travaillais, pour rendre votre existence facile et belle, pour que les épreuves du début vous soient épargnées. Je me plaisais à voir les deux aînés se transformer insensiblement en écoliers studieux, sous le sarrau noir; je recommençais avec délices les chemins de mon enfance scolaire et de ma première initiation au travail; je goûtais le plaisir de voir, dans la cadette, se dessiner une petite femme, qui s'intéressait sans adresse aux choses de la maison, et je suivais les deux plus jeunes dans le monde adorable et mystérieux ouvert aux petits enfants. Le soir, quand vous dormiez dans vos lits ou dans vos berceaux, nous sentions, votre mère et moi, des larmes de bonheur nous monter aux yeux, en songeant au trésor qui nous était confié, et que nous achetions de quelques privations qui étaient encore des joies... *Et j'appelais cela être content de peu.*

Tout s'est effondré le 2 août 1914. Ce jour-là, les plus grands, ceux qui commençaient à comprendre, sentirent confusément que le bouleversement commençait par atteindre le foyer. La fillette s'amusa, de voir son père en uniforme. Les deux petits avaient peur du sabre inutile qui leur semblait un long couteau. Par-dessus les siècles, je me sentis une âme fraternelle pour le guerrier troyen dont le casque à la belle crinière effrayait Astyanax. Mais la réalité est plus simple que la poésie, et son cadre plus modeste. Je sautai dans la voiture où m'attendait ma cantine; je vis un instant encore, en me retournant, votre groupe dominé par une haute silhouette triste, et tout disparut au tournant du chemin.

Depuis lors, mes chéris, je ne vous ai revus qu'en passant, pour quelques jours, comme un invité, et c'est encore un inappréciable privilège. Tandis que je suis là-bas, dans les pays mystérieux qu'on désigne par un numéro, et que vos yeux me cherchent le long de cette ligne noire qui barre aujourd'hui les cartes françaises, vous grandissez loin de moi. L'aîné, celui que les lourdes tâches attendent peut-être, est presque un homme, et je le sens brusquement mûri par l'appréhension d'une responsabilité trop lourde pour ses épaules encore étroites. Le second se laisse vivre, bercé par son insouciance naturelle, sans la ferme direction d'un père qui encourage et qui refrène. La petite fille devient une lycéenne, sans qu'il me soit permis de diriger son premier travail sérieux, et là où j'avais laissé deux bébés, je trouverai deux garçonnetts dont les souvenirs d'enfance ne porteront pas l'empreinte du père absent. Songez,

chers petits, que pendant cette interminable épreuve, vous avez l'inestimable avantage de vous grouper autour d'une amie sûre. Il faut qu'elle soit père et mère à la fois. Elle ne peut mener à bien cette œuvre écrasante et douce que, si vous la lui facilitez, si vous êtes soumis et aimants, si vous n'essayez pas de profiter de ses heures de tristesse pour échapper à sa garde, si vous songez, enfin qu'il faut la chérir davantage, parce que de nous tous c'est elle la plus brave et la plus malheureuse.

Songez aussi, songez souvent à ceux dont le père est tombé déjà, martyr anonyme de ces combats sans pitié. Songez à ces enfants en deuil que vous avez vu quelque jour, poussés par une mère aux longs voiles, recevoir sur le front des troupes la croix de guerre decelui qui ne reviendra plus. Songez que c'est pour eux — pour vous — que les uns sont morts, et que les autres connaissent la souffrance continue et les périls renouvelés. Ouvrez vos cœurs et vos tirelires pour soulager quelques misères d'un sourire ou d'une aumône. Surtout, comprenez le devoir austère qui vous incombe. Après la guerre, nous aurons toute une France à refaire, dont vous serez les artisans. Vos maîtres habituels quittent tour à tour leurs classes pour remplacer ceux qui sont tombés. Travaillez davantage avec ceux qui restent. S'ils sont accablés par des besognes trop pénibles et des horaires trop chargés, aidez-les en donnant à votre effort personnel une intensité accrue. Faites cela pour vous, pour eux, pour le pays.

Cette guerre doit aussi vous enseigner la France. Je ne parle pas seulement de la France en armes, je parle de la France intégrale, de la France souriante et charmante, avec ses horizons nuancés, son printemps mesuré, son humanité profonde, son idiome probe et spirituel, son bon sens qui n'exclut pas l'héroïsme, ses sentiments nobles et délicats : la France de Molière, de la Fontaine, de Racine et du grand Corneille. Ah! comme ils sont bien de chez nous! Comme on le sent aux heures de crise, et comme il est français, celui-là, d'où qu'il vienne, qui les comprend et qui les aime, qui les admire et les défend.

De cette France ayez la fierté. Fierté n'est pas vain chauvinisme. En ce moment, c'est la France qui reste le grand champion du droit. C'est autour de la France que se groupent les vingt-trois nations qui ont rompu avec la barbarie. C'est la France qui a brisé le flot de l'invasion, comme à Poitiers, comme à Valmy. Ce fut une fois de plus, a dit un anglais, « la haute et dure destinée de ce pays d'être la nation gardienne ». Tâchez de vous montrer dignes des héros obscurs de la Marne et de Verdun qui ont sauvé le monde.

Mais sans vous, mes enfants, sans vous, *nos* enfants, le sacrifice serait stérile, et ne constituerait qu'un admirable suicide. C'est dans vos petites mains que repose le sort de la patrie. Nous, nous lutterons tant qu'il faudra, jusqu'à la dernière limite de nos forces, jusqu'au sacrifice total accepté il y a trois ans, parce que derrière le mur inébranlable de nos poitrines, nous devinons le labeur obscur, inconscient et miraculeux du blé qui lève.

CH. AB DER HALDEN.
Directeur de l'Ecole normale d'Alger.

Les Leçons de la guerre.

La Guerre, leçon de démocratie

Il y aurait une sorte d'impiété à dire que la guerre puisse être bonne à quelque chose. La guerre ne fait pas de bien. La guerre, c'est le mal,

Mais, si l'on ne peut sans blasphème parler des bienfaits de la guerre, nos souffrances mêmes nous obligent à tirer des événements les enseignements qu'ils comportent. La présente guerre est une grande épreuve qui oblige les individus et les peuples à donner leur mesure ; elle juge leurs institutions, non seulement militaires, mais politiques, économiques, pédagogiques ; elle juge leurs traditions, leurs croyances, leurs mœurs ; elle fait éclater leurs vertus et leurs vices, leurs ressources et leurs faiblesses.

Les leçons de la guerre ne sont pas toutes faciles à dégager. Beaucoup de faits nous échappent, ceux qui sont connus sont souvent d'une interprétation malaisée. Plutôt que de chercher à démêler des lueurs confuses au milieu des ténèbres, enregistrons d'abord ce qui se montre en lumière crue, ce que voient malgré eux ceux qui ne veulent pas voir et sont, dit-on, les pires aveugles. Quelques-uns des problèmes moraux, sociaux et politiques qui étaient l'objet de discussions sans fin ont trouvé dans la guerre leur *expérience cruciale*, l'épreuve décisive qui confirme ceci et condamne cela, sans laisser place au doute, sans permettre l'hésitation. Avant tout, prenons acte de ces verdicts de la destinée ; ils nous aideront ensuite à éclairer ce qui reste obscur.

La plus éclatante des leçons de la guerre est une leçon de démocratie.

La lutte est engagée depuis la Renaissance entre l'autorité et la liberté, entre la souveraineté des rois et la souveraineté des peuples, entre le pouvoir personnel et le règne de la loi, entre l'arbitraire et le droit. Après les événements qui se sont déroulés pendant ces trois années de guerre, on peut dire que la cause du pouvoir personnel est définitivement perdue, perdue dans toute l'étendue du monde civilisé. Pour oser espérer encore un retour de la France à la royauté, il faut — qu'on me passe l'expression : c'est la seule manière de dire la chose, en bon français — il faut *avoir du culot !* L'Action Française n'en manque point. Après avoir joui pendant près d'un demi-siècle des libertés que la République garantit à tous, surtout à l'opposition, les dirigeants de ce parti seraient les derniers à s'accommoder d'un régime autoritaire.

Certaines nations ont fait leur révolution démocratique sans chasser leurs rois. Elles sont demeurées attachées à quelque ancienne famille qui incarne et résume leurs traditions nationales, comme on conserve dans sa maison un fauteuil inutile et démodé sur lequel s'asseyait jadis une aïeule. Elles ont évité ainsi le danger d'une rupture trop complète et trop violente entre l'ancien régime et le nouveau. En France, les traditions monarchiques sont rompues depuis trop longtemps pour pouvoir se renouer. Une

restauration monarchique n'aurait d'ailleurs aucun sens si elle n'était un retour au pouvoir personnel. Nous demandons aux hommes qui dirigent nos affaires d'autres qualités que d'être petit-fils de Louis-Philippe. Nous n'envions pas à la Bulgarie son Ferdinand.

Il s'est pourtant rencontré un roi qui honore la royauté, un roi qui est en même temps un homme. Le mérite personnel n'est pas incompatible avec la dignité royale, mais il est aussi exceptionnel parmi les têtes couronnées que parmi nous. Si l'empereur d'Allemagne avait trouvé sur sa route, au lieu d'un Albert de Belgique, un Constantin de Grèce, la France était probablement perdue ; la Belgique n'eût peut-être pas été ravagée, mais l'asservissement, la honte, la complicité dans le crime étaient pires que tous les ravages. Or la Belgique pouvait avoir un Constantin. Le hasard de la naissance est la plus aveugle manière de choisir un homme.

Depuis la Révolution française, un courant irrésistible emporte vers la démocratie toutes les nations civilisées. La guerre en a précipité le cours. Dans l'Europe sud-orientale, la diplomatie avait constitué des États plutôt que des nations. Des peuples longtemps asservis ne semblaient pas, n'étaient pas capables de se gouverner eux-mêmes. En les affranchissant, les chancelleries les affublèrent de rois aussi étranges qu'étrangers, généralement allemands ; seuls les Serbes étaient une nation et avaient un roi de leur nation. Ces régions seront troublées longtemps encore, parce que les races, les langues, les religions s'y mêlent sans se fondre, parce que le groupement y est ethnique, linguistique ou confessionnel et non pas national. Pour qu'il s'y établisse quelque chose qui ressemble à un ordre politique, il faut que des nations y prennent naissance. Une nation, c'est une volonté collective d'indépendance et d'union ; en l'absence de traditions historiques, le sentiment national, la vie nationale, n'y apparaîtront qu'avec et par l'esprit démocratique. Républiques ou monarchies constitutionnelles, il n'importe guère ; mais quelle confiance ces peuples pourraient-ils avoir en des rois, après l'exemple du grand aventurier de Bulgarie, après celui de l'étrange monarque qui livrait à l'ennemi les banques, la presse, les postes et télégraphes, les chemins de fer et les ports de son royaume, et enfin ses forteresses et ses armées ? Au moins n'iront-ils pas chercher leurs souverains dans l'internationale des familles couronnées. Un roi étranger, c'est la trahison installée sur le trône.

Mais voici la grande nouveauté : si la *Société des nations* a cessé d'être une utopie depuis que les États-Unis d'Amérique sont entrés en lice sans autre but que de la réaliser, ne seront admis dans cette « ligue d'honneur » que les peuples qui se gouvernent eux-mêmes. « Un accord solide pour la paix, dit l'appel du Président Wilson au monde civilisé, ne pourra jamais être maintenu que par le concours de nations démocratiques. On ne saurait jamais compter sur un gouvernement autocratique pour y demeurer

fidèle et en respecter les conventions. » Une démocratie ne veut pas, ne sait pas, ne peut pas remplir d'espions les pays voisins, y intriguer sournoisement pour provoquer des crises et chauffer des révolutions. La trame de ces perfidies ne peut être ourdie que dans les officines secrètes des cours. Le grand jour des débats parlementaires ne se prête pas à la préméditation et à la machination des crimes. Toutes les nations viendront à la démocratie, sous peine de s'exclure de l'humanité civilisée. Les empires centraux eux-mêmes ne seront admis dans la « Ligue d'honneur » qu'après avoir préalablement reconquis l'honneur s'ils le peuvent, en devenant des peuples libres. Tant qu'ils seront gouvernés par un pouvoir capable de les engager sans leur aveu et à leur insu dans de criminelles aventures, ils ne sauraient inspirer cette confiance sur laquelle doit reposer le nouveau droit international. Jusque-là, ils resteront sous la surveillance des nations justes.

La Société des nations exigera de ses membres un minimum de libertés politiques, comme la société civile exige des individus un minimum de probité et de loyauté. Le pouvoir personnel est décidément un archaïsme. Quelques brouillons de chez nous affectent de le remettre à la mode. Ils seraient eux-mêmes peu flattés d'être pris au sérieux, car ils ont le sens du ridicule, et fâchés d'avoir trop de partisans, car le royalisme ne serait plus une opinion distinguée s'il n'était une opinion rare. On se distingue comme on peut, par son esprit, par son talent, par ses vertus, ... ou par autre chose, chacun selon ses moyens. Il y a diverses manières d'être une élite.

La France est considérée à l'étranger comme la

patrie de la liberté politique; dans le monde entier, la *Marseillaise* est le chant des partis révolutionnaires. Il y a pourtant des démocraties plus anciennes, par exemple la Suisse et les États-Unis d'Amérique. J'ai entendu M. H. Wickham Steed, directeur politique du *Times*, s'écrier fièrement dans une conférence publique : « Nous autres Anglais, nous avons coupé la tête à notre roi cent cinquante ans avant les Français ! » Mais la France a tenu tête aux monarchies coalisées et aucun peuple n'a versé autant de sang pour sa liberté, et pour celle des autres. Aimons la liberté, pour ce qu'elle nous a coûté dans le passé, pour ce qu'elle nous promet dans l'avenir ! Aimons la démocratie ! C'est la vraie manière d'être Français. Et tâchons de réaliser chez nous une démocratie vraie.

Mais voici une autre leçon de la guerre. Nous savions que notre démocratie est fort imparfaite, que ce n'est guère qu'une pseudo-démocratie, que notre souveraineté nationale est à peine une apparence, que la troisième République a conservé, pour son malheur, beaucoup des institutions des régimes précédents, surtout des deux Empires, que ces institutions ne sont pas démocratiques, mais *plébiscitaires*. Nous avons jugé prudent de nous en accommoder tant bien que mal. Nous avons eu tort : la guerre nous en a fait cruellement sentir les vices. Sans doute, il faut les supporter encore jusqu'au jour où l'ennemi sera chassé. Après quoi, il faudra se mettre à l'œuvre pour organiser la liberté.

E. GOBLON,
Professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Neutralité ?

Oui, mais pas nullité.

Le maître est un homme et non pas un distributeur automatique. Il faut lui faire confiance.

Quand on a donné le suffrage universel aux hommes, sans les avoir suffisamment préparés, Jean Macé disait qu'il avait « eu froid dans le dos ! »

Avons-nous suffisamment préparé les femmes ?

Nouveaux horizons et nouveaux courants.

Le renouvellement de l'histoire de la Révolution

La grande guerre actuelle ne changera pas seulement l'aspect du monde où nous vivons. Elle renouvellera aussi notre connaissance du passé, et particulièrement du passé qui offre le plus d'analogie avec le terrible drame qui se déroule sous nos yeux, je veux dire l'époque de la formidable convulsion révolutionnaire. ☪

Les historiens ne sont pas faits autrement que le commun des hommes. Le passé ne les intéresse et ne les passionne qu'en fonction du présent. Les documents lointains qui font l'objet de leurs études ne parlent pleinement à leur imagination et à leur intelligence qu'autant que les événements, auxquels ils se trouvent mêlés comme acteurs ou spectateurs, viennent projeter sur les vestiges inanimés de la vie d'autrefois quelque vive et étonnante clarté.

Ce que les générations successives aiment à retrouver dans l'histoire, c'est elles-mêmes, leurs douleurs et leurs joies ; leur est arrivé bien souvent de reconstruire le passé à la mesure de leurs épreuves et de leurs espérances.

Les libéraux qui vivaient sous la Restauration comptaient surtout, dans la crise de 89, la conquête de ces libertés publiques que la politique rétrograde des Bourbons de la branche aînée menaçait de compromettre ou d'annuler. L'histoire politique les intéressait beaucoup plus que l'histoire sociale ou que l'histoire religieuse ou même que l'histoire militaire. Thiers et Mignet glorifiaient le Tiers Etat — cette bourgeoisie dont ils étaient — dans sa lutte contre la noblesse et le clergé. Ils ne comprenaient pas, ou ils comprenaient mal, que cette bourgeoisie triomphante ait eu presque aussitôt à se défendre contre les revendications du quatrième Etat. Ils effaçaient volontiers de leurs tableaux de la Révolution l'épisode de la Sans-Culotterie. S'ils acceptaient la République, ce n'était que du bout des lèvres et quand cette République avait eu pour guides les Girondins ou les Thermidorien. Ils regrettaient que Louis XVI n'ait pas voulu être d'avance un Louis-Philippe.

Anticléricaux certes, parce que l'Église confondait sa cause avec celle des classes privilégiées, mais non

pas antireligieux. Ces historiens s'effrayaient de la déchristianisation qui leur paraissait comme un coup indirect porté à la propriété et à l'ordre social. Thiers, qui fut le véritable auteur de la loi Falloux, pensait, avec Voltaire, que l'incrédulité devait rester le privilège de l'élite. Il ne consacre aux cultes philosophiques, qui se succédaient sous la Convention et sous le Directoire, que quelques lignes amères et méprisantes.

Très patriotes et même chauvins, ils savaient gré à la Révolution d'avoir donné pour la première fois à la France ses frontières naturelles et ils admiraient sans réserve son œuvre diplomatique et militaire. Ils baissaient avec toute la nation les odieux traités de Vienne qui marquaient le nom Bourbon d'une tache indélébile. Mais leur patriotisme cocardier et exclusif n'était déjà plus qu'une déviation du patriotisme humanitaire et défensif des révolutionnaires. En écrivant le récit des glorieuses campagnes des armées jacobines, ils oubliaient que celles-ci n'étaient qu'une partie intégrante de la nation. Ils inventèrent la légende d'une armée qui n'aurait pas subi le contre-coup de nos crises intérieures, d'une armée de héros vertueux à la Plutarque, chez qui n'aurait jamais pénétré l'esprit des clubs. Ils négligèrent de démontrer les rouages de la machine militaire, d'analyser les leviers que faisait mouvoir le Comité de salut public. Ils ne virent pas la part que les gouvernants et le peuple eurent dans les victoires. Ils firent en un mot l'histoire de l'avant, ils laissèrent de côté l'arrière, sans lequel l'avant n'est rien et reste inexplicable.

C'est que peut-être, pour embrasser d'un coup d'œil toutes les conditions de la guerre, il faut avoir connu la guerre, et les historiens chauvins de 1830 ne connurent d'expérience que quelques expéditions coloniales.

En réaction contre les tendances bourgeoises des écrivains libéraux, les historiens socialistes de l'époque de 48 se plurent à exalter l'œuvre sociale du parti montagnard, mais ils négligèrent malheureusement de l'étudier dans le détail. Esquiros, Buchez et Roux, Louis Blanc lui-même étaient avant tout des théoriciens plus sensibles aux doctrines qu'aux faits. Ce qu'ils retinrent surtout de la Révolution, ce furent les déclarations oratoires. Leur pacifisme humanitaire les préparait mal à comprendre les nécessités de la lutte contre l'Europe. Ils négligèrent l'histoire diplomatique et militaire, qui est presque absente des quarante volumes de l'*Histoire parlementaire* de Buchez et Roux. Vaguement chrétiens et pour le moins déistes, ils ne prirent de la question religieuse sous la Révolution qu'une idée incomplète.

A mi-chemin entre les libéraux et les socialistes, Michelet et Quinet, qui représentaient assez bien ce que nous appelons aujourd'hui la petite bourgeoisie radicale, insistèrent surtout sur le mouvement philosophique qui prépara la Révolution et ils s'appliquèrent à souligner l'importance de la lutte qu'elle engagea contre l'Eglise. Michelet écrivait au lendemain du 2 décembre. Il admira l'hébertisme qu'il idéalisa, il se détourna de Robespierre, en qui il ne voulut voir qu'un pontife encore tout imprégné de christianisme. Quinet, lui, plus philosophe qu'historien, regretta que la Révolution n'eût pas imité la

Réforme et qu'elle n'eût pas créé en France une sorte de protestantisme rationaliste.

Lamartine, éclairé par l'expérience de la politique, vit peut-être plus juste et plus loin que ses deux illustres émules. Mais son *Histoire des Girondins*, trop dépréciée, était gâtée par des inexactitudes qui en diminuèrent l'autorité.

Les écrivains romantiques aimaient surtout, dans l'histoire, les belles scènes à décrire et les surhommes à peindre. Leur lyrisme les éloignait de cette érudition menue qui permet seule de saisir l'enchaînement prosaïque des faits.

Les écrivains réalistes qui leur succédèrent examinèrent si froidement la Révolution qu'ils en bannirent tout le côté grandiose qui avait enthousiasmé les générations antérieures. Tocqueville et ses deux disciples Taine et Albert Sorel, émus par le spectacle des troubles intérieurs dont ils furent témoins, émeutes de la monarchie de juillet et journées de juin 48 pour le premier, Commune pour les seconds, s'appliquèrent à rechercher si la Révolution n'aurait pas pu être évitée, avec la conviction préalable qu'elle avait produit plus de mal que de bien. Au lieu d'insister sur les caractères originaux de la politique, de l'administration, de la diplomatie révolutionnaires, ils mirent en relief les emprunts qu'elles avaient faits à l'ancien régime. Ils montrèrent que l'ancien régime se modifiait graduellement et heureusement quand le cataclysme de 89 vint entraver son évolution. Ils opposèrent aux excès de la Terreur et des réactions qui suivirent une transformation idéale de la société française dont ils tracèrent la courbe régulière. Leurs prédécesseurs se plaisaient à noter l'action des grands hommes sur les événements, ils préférèrent mettre au premier plan l'action souveraine et anonyme des institutions et des milieux sociaux.

Taine et Sorel écrivirent au lendemain de nos désastres de 1870. La victoire de l'Allemagne leur parut la victoire des principes d'ordre et d'autorité. Taine crut trouver dans la Révolution la cause lointaine de notre décadence et de nos revers. Albert Sorel, qui rêvait de tracer sa tâche à notre troisième République, s'imagina découvrir que le secret des victoires militaires et diplomatiques de la première résidait dans ce fait ignoré qu'elle aurait continué les pratiques et les traditions de l'ancien régime.

Ainsi la guerre de 1870 eut pour conséquence d'orienter l'histoire de la Révolution dans un sens rétrograde. On peut prévoir dès maintenant qu'il n'en sera pas de même de la guerre de 1914. J'en dirai les raisons dans mon prochain article.

ALBERT MATHIEZ.

Professeur à la Faculté des lettres de Besançon.

L'office de documentation intellectuelle

Si régulière et méthodique que soit notre œuvre de vulgarisation, elle ne saurait pourtant prétendre à satisfaire l'infinie variété des besoins de culture individuels.

Aussi *l'Ecole et la Vie* la complète-t-elle par un OFFICE DE DOCUMENTATION INTELLECTUELLE qui répondra à toutes les demandes d'information, pour travaux personnels, études d'une question spéciale, constitution de bibliothèques, lectures, etc.

Apprendre à commander

Qui, plus que les combattants, a le droit d'avoir la parole sur l'éducation de demain? Voici comment la conçoit le capitaine Jean des Vignes Rouges, fondateur du journal du front LE SOUVENIR, auteur de ces deux beaux livres de guerre : *BOURRU SOLDAT DE VAUQUOIS* et *L'ÂME DES CHEFS*.

P. C.

Quelle éducation donner aux jeunes Français? celle qui créera en eux une âme de dominateur. Voici pourquoi : dans la France de demain, il va y avoir un déficit énorme de population,

La conséquence sera un afflux d'étrangers. Il y en aura de toutes catégories qui apporteront les qualités les plus diverses... Déjà, les jeunes gens ardents, hardis, intelligents et vigoureux qui végètent dans quelque maussade ou insalubre ville des lointains continents s'apprentent à venir tenter la fortune chez nous où la vie est douce alors qu'elle est souvent rude là-bas.

Beaucoup de ces étrangers — qui, d'ailleurs, instruiront sur nos méthodes de travail d'une manière heureuse — se mesureront, il faut l'espérer, avec nos nationaux dans un esprit de loyale concurrence... Mais il faut craindre qu'un certain nombre n'arrivent avec des âmes de proie. Féroces dans leurs appétits, pressés de jouir, ils voudront s'enrichir, accaparer, dominer.

Déjà nous nous plaignions, avant la guerre, que d'innombrables fonctions de direction, dans la finance, l'industrie, le commerce, etc., fussent tenues par des métèques.

Après la guerre, la lutte pour la domination, qui est la loi universelle, sera plus âpre que jamais. Les jeunes Français trouveront devant eux de redoutables adversaires : tous les expatriés venus de tous les coins de l'univers, et dont beaucoup seront solidement armés pour la conquête...

De William James :

« La vie deviendrait méprisable, qui n'aurait plus de risques, ni de récompenses pour l'homme audacieux. »

Nous ne voulons pas que nos enfants se présentent à ces combats futurs avec une préparation insuffisante. Cette pensée nous est intolérable, que dans la France sauvée par nous, il se pourrait que notre race jouât un rôle passif. Qui sait? Nous aurions peut-être la douleur de voir nos descendants confinés dans les métiers inférieurs, dans les rôles de bêtes de somme, alors que des étrangers triompheraient dans les hautes situations. Cela ne sera pas!

Nous voulons que nos fils soient des hommes actifs, entreprenants, hardis, ayant la passion du commandement. Forgez aux jeunes Français des âmes de maîtres afin qu'ils lèvent haut la tête dans l'orgueil d'être des « fils de poilus »; car c'est une noblesse, ça! Ne craignez pas d'exciter en eux de hautes ambitions : il n'y aura pas de place demain pour les hommes de mesquin désir, timides et craintifs. Enseignez-leur à commander pour qu'ils ne se laissent pas dominer par les « autres », et pour que ce soit l'âme française qui continue à régner sous notre ciel.

Nous avons trop célébré autrefois dans l'enseignement moral les vertus passives, alors que des Carlyle, des Emerson célébraient la grandeur des héros débordant de vigueur et de volonté; alors que des Nietzsche excitaient leurs disciples à la domination sans scrupule, nous avons cru de bon goût de proclamer la beauté du renoncement et de la douceur.

Prouvons une fois de plus que nous avons le sens de la mesure, en créant un type de Français nouveau, où s'équilibreront le goût du commandement et la volonté de se soumettre aux disciplines morales.

Ainsi nous montrerons à tous les « surhommes » de l'Univers que nous n'avons pas besoin de chercher des maîtres, des conducteurs, des chefs, des guides, hors de notre France.

JEAN DES VIGNES ROUGES.

Que l'École fasse sa place à la Vie, c'est le meilleur moyen pour que la Vie lui fasse la sienne.

L'avenir féminin.

L'homme et la femme dans l'Enseignement

La question chez nous, avant la guerre, se présentait simplement : à un petit nombre d'exceptions près, c'était l'enseignement du sexe par soi. Si, en effet, l'on mettait à part ces écoles mixtes de villages, trop maigres pour se payer institutrice et instituteur, puis quelques grandes classes dans des lycées de filles et quelques toutes petites dans des lycées de garçons, généralement l'homme instruisait l'homme — même à se moucher, — la femme s'occupait des filles de tout âge et, bien entendu, l'enseignement supérieur brillait d'un éclat monochrome. Et cela allait très bien ainsi : puisqu'on avait, presque partout, sexualisé la culture, ce n'était pas pour confondre imprudemment les jardiniers.

La guerre est venue changer tout cela. On a vu de frêles jeunes filles aux prises avec des classes de soixante-dix garçons; les écoles primaires, puis les écoles supérieures ont dû s'ouvrir, bon gré, malgré, aux seules suppléantes possibles; les collèges et les lycées ont été pénétrés à leur tour : j'ai moi-même enseigné, à Versailles, une promotion de normaliens

aux pieds bruyants mais d'esprit irréprochable.

Il n'y aurait là rien que d'ordinaire et d'assez peu intéressant si nous étions sûrs qu'un pareil état n'est que provisoire et que, la paix conclue, l'instituteur retournera à son pupitre comme le laboureur à ses bœufs. Mais nous assistons par ailleurs, dans le monde, à une curieuse tendance vers la féminisation de l'enseignement. Cela a commencé par les Etats-Unis, où, en maintes régions, les cinq sixièmes des instituteurs sont, si je puis dire, des institutrices; cela a continué par le Canada; le mouvement était en route pour l'Angleterre et la question est de savoir s'il va maintenant nous atteindre. Verrons-nous la femme envahir l'autre enseignement et les circonstances lui créer là une manière de prépondérance?

Il faudrait, pour faire là-dessus des hypothèses raisonnables, bien connaître les motifs qui, en Amérique, écartent les hommes de la pédagogie. Mon impression est qu'ils trouvent la carrière trop tranquille, un peu

bornée et d'un assez maigre rendement. Ces gens-là ont l'esprit aventureux : ils aiment à changer de métier, à gagner de l'argent ou du moins à entretenir l'espoir qu'ils pourront un jour en gagner ; ils vont où se présente quelque initiative à prendre et des risques à courir : « Imaginez, me disait un jour l'un d'entre eux, que ce pauvre homme est resté instituteur pendant toute sa vie ! » Et le ton complétait la pensée.

Ajoutez à cela que, sauf chez les intellectuels des Universités, les choses de l'esprit ne rejettent pas l'abus du même prestige que chez nous : la jeunesse y traite ses maîtres avec une honnête liberté ; dans nombre d'États le personnel enseignant est sous la dépendance étroite des politiciens locaux. A quoi bon, pensent les Américains, accepter tous ces ennuis pour instruire des enfants, ce qui, au surplus, est affaire de femmes, l'éducation n'étant qu'une suite de l'élevage qu'elle rappelle de très près ?

Les Français d'après-guerre rapporteront-ils des tranchées une mentalité analogue ? Peut-être que oui. La rude vie aura développé leur esprit de hardiesse et d'entreprise : il y aura de belles chances à tenter ; enfin la force de l'homme se sera affirmée en eux avec tant d'orgueil qu'ils lui chercheront d'instinct, par la suite, de difficiles emplois. Les instituteurs ont fourni nombre de grands soldats : je serais étonnée que les soldats fournissent autant de grands instituteurs.

Or, justement pour les raisons contraires, les femmes obligées de gagner leur vie — une légion ! — seront attirées vers l'enseignement. Il restera au début bien des trous à boucher, puis, peu à peu, la situation acquise créera le droit et l'habitude et peut-être nous achèverons-nous tout doucement vers les proportions américaines.

Or ce serait une grande erreur de croire que le féminisme s'en réjouira, car il n'a jamais souhaité que la collaboration des sexes, sans arrière-pensée de privilège pour aucun des deux. En l'espèce, le monopole américain serait singulièrement regrettable : les petits garçons du peuple, entre onze et treize ans, ont besoin de sentir à proximité une poigne solide ; beaucoup, qui n'auront plus de père à la maison, auront, eux

aussi, développé pendant la guerre un esprit d'indépendance et d'audace qu'il faudra vite contenir. Si l'homme leur manquait, même à l'école, où trouveraient-ils la force sage, seule capable de leur imposer ?

Pour de tout autres raisons il n'est pas moins désirable qu'une jeune fille de seize à dix-huit ans rencontre de temps à autre un esprit d'homme parmi ses maîtres : elle prend conscience à ce contact des particularités, sinon des défauts, de son esprit propre ; elle jouit et profite d'un changement de méthode et se mûrit sans se viriliser. Et comme nous autres, féministes, sommes conséquentes avec nous-mêmes, ou que du moins nous y tâchons, nous verrions avec grand plaisir les femmes porter dans les lycées de garçons — habituellement dans les petites classes et à l'occasion dans les grandes — leur délicatesse, leur initiation et leur conscience.

La question de l'enseignement supérieur ne se pose pas. La haute culture n'a pas de sexe, pas plus chez le maître qui la dispense que chez l'élève qui la reçoit. Quand les femmes s'y seront fait — ce qui ne tardera guère — la place à laquelle leur esprit humain leur donne droit, nul ne songera — espérons-le — à priver le public du bénéfice de leur travail. Il demeure loisible aux femmes d'inventer et de découvrir ; qu'elles commencent par là ; bornons-nous à revendiquer pour elles ces fortes préparations qui seules permettent aux aptitudes de se faire jour.

Cela mis à part, le problème des femmes dans l'enseignement est, comme tout autre, affaire de tact et de bon sens. Les enfants des deux sexes ont un père et une mère et, en général, s'en trouvent bien. Ils n'auraient pareillement qu'à se louer de rencontrer chez ceux qui les enseignent une collaboration analogue des deux esprits. Une seule chose est à redouter : c'est d'appauvrir les êtres, en limitant à tort les auxiliaires qui concourent à leur développement. Voilà pourquoi l'idéal serait de maintenir dans l'enseignement l'ancienne égalité des nombres, à condition d'utiliser mieux et de mêler plus harmonieusement les services.

MARGUERITE CLÉMENT,

Professeur au Lycée de jeunes filles de Versailles.

L'Office des carrières

Notre chronique *Arts, métiers et carrières* ne pourra donner que des indications générales.

Mais il est de nombreuses occasions où maîtres et parents, à la veille de prendre une décision sur telle ou telle carrière, souhaiteront des indications plus précises.

Notre OFFICE DES CARRIÈRES répondra à toutes les demandes, tâchant d'être le guide renseigné qui manque trop souvent au passage de l'École à la Vie.

Il guidera quelquefois aussi dans la vie même, grâce à une documentation spéciale sur ce que peuvent être les carrières d'appoint et les sources de revenus supplémentaires.

Bref, il complètera, de façon pratique, l'œuvre d'adaptation particulière et générale aux nouvelles conditions économiques de la vie de demain.

Pour paraître dans les plus prochains numéros :

G. COLOMB : Gaver n'est pas enseigner.

H. GOY : L'École allemande et l'après-guerre.

CH. GROSBOS : Le Monde scolaire et l'autre.

JEAN D'UDINE : Le plaisir de l'attention.

ALBERT THIERRY : Carnets de guerre (Extrait).

L. HOULLEVIGUE : Le règne de l'acier et ses causes.

GONZAGUE TRUC : Le renouveau du mystère.

HELENE BUREAU : Le choix scientifique d'une carrière.

M. HOLLEBECQUE : Initiation sociale.

FRANÇOIS DELAISI : Initiation économique.

G. VALRAN : Comment former des mentalités d'agriculteurs ?

Les ouvrages annoncés ci-dessous traitent tous de questions d'éducation ou d'enseignement susceptibles d'intéresser les lecteurs de la *Libre Tribune*.

PAUL CROUZET

MAITRES ET PARENTS

Étude et Enquête sur la coopération de l'École et du Lycée avec la Famille

Un vol. in-18 (2^e Édition), broché..... 3 fr. 50
(Ouvrage couronné par l'Académie française)

MAURICE DE FLEURY

Membre de l'Académie de Médecine

**LE CORPS ET L'ÂME
DE L'ENFANT**

* **Le Corps et l'Âme de l'Enfant.** Un vol. in-18 (10^e Édition), broché..... 3 fr. 50

** **Nos Enfants au Collège.** Un vol. in-18 (3^e Édition), broché..... 3 fr. 50

FÉLIX KLEIN

Mon Filleul au "Jardin d'Enfants"

(Couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques)

Comment il s'instruit
(4^e Édition)

Comment il s'élève
(2^e Édition)

Chaque volume in-18, broché..... 3 fr. 50

PAUL LACOMBE

ESQUISSE D'UN ENSEIGNEMENT

basé sur la Psychologie de l'Enfant

Un vol. in-18 (3^e Édition), broché..... 3 fr. »

MAX LECLERC

**L'ÉDUCATION ET LA SOCIÉTÉ
EN ANGLETERRE**

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

* **L'Éducation des Classes moyennes et dirigeantes en Angleterre.** Un vol. in-18 (6^e Édition), broché..... 4 fr. »

** **Les Professions et la Société en Angleterre.** Un vol. in-18 (3^e Édition), broché.. 4 fr. »

HENRI MARION

L'Éducation des Jeunes Filles

Un vol. in-18 (3^e Édition), broché..... 3 fr. 50

Psychologie de la Femme

Un vol. in-18 (6^e Édition), broché..... 3 fr. 50

Majoration temporaire : sur les volumes à 3 fr. 50 : 50 c. ; sur les autres ouvrages : 20 % du prix marqué.

75 ANS DE SUCCÈS

HORS CONCOURS, MEMBRE DU JURY

PARIS 1900-BRUXELLES 1910-TURIN 1911

RICQLÈS

SEUL VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE

EXIGER

l'Alcool de Menthe de **RICQLÈS**

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

LA VIE MOINS CHÈRE

par M^{me} A. MOLL-WEISS
Vice-présidente de la Ligue Nationale des Économies
Un vol. in-16 (*Les Petits Manuels du Foyer*). 1 fr.
(Majoration temporaire : 20 %)

CRÈME SIMON

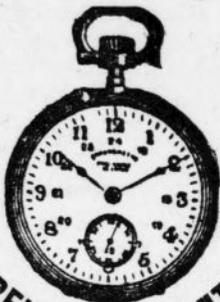
SUPÉRIEURE À LA MEILLEURE

ASTHME

REMEDE EFFICACE
Cigarettes ou Poudre
Ttes Phis. - Signature J. ESPIC sur chaque cigarette

MAISON
DE
CONFIANCE

FONDÉE
EN
1781



LA REINE DES MONTRES

MÉTAL INALTÉRABLE
Imitant l'OR à s'y méprendre.
MOUVEMENT CHRONOMÉTRIQUE
10 RUBIS

GARANTIE 15 ans sur Bulletin.
Pour HOMME ou DAME

Prix : **27^{fr}.75**
avec Magnifique CHAÎNE Cadeau

Jean BENOIT Fils

Horloger-Constructeur-Technique
Manufacture d'Horlogerie, BESANÇON (Doubs)

Envoi contre 0.25 en timbres de l'Album illustré.
Joindre le montant à la commande, plus 0.50 pour port.

BRACELET-MONTRE

Jean BENOIT
Cadrans lumineux
au Sel de Radium.
Mouvement haute précision.

10 Rubis. - GARANTI 15 ans.

EN ACIER 25 fr.
ou Nickel.

Verre incassable

ÉCOLE PRÉPARATOIRE D'ADMINISTRATION

Fondée en 1873

Section Universitaire : 9, rue Bridaine (Paris-17^e)

Préparation directe et personnelle par correspondance aux

PROFESSORATS SPÉCIAUX

Institués par les Ministères du Commerce et de l'Instruction publique et notamment au

PROFESSORAT COMMERCIAL ou INDUSTRIEL
au PROFESSORAT de COMPTABILITÉ
aux CONCOURS D'ADMISSION
À L'ÉCOLE NORMALE D'ENSEIGNEMENT
TECHNIQUE,
aux PROFESSORATS DES ÉCOLES NORMALES,
aux BREVETS, au C. A. P.

CH. LEJEUNE, Officier de l'Instruction publique
Professeur à l'école des Hautes Etudes commerciales et à l'École
supérieure Lavoisier, Examinateur à l'Institut Commercial
de Paris, Ancien membre du Jury d'Etat, Expert-Comptable
breveté.

Adresser dès à présent à M. Ch. LEJEUNE, Directeur de l'École
Préparatoire d'Administration, 9, rue Bridaine, PARIS (17^e),
les demandes de renseignements complémentaires, les leçons
commençant aussitôt l'inscription, reçue à toute date.

RÉSULTATS DES 5 DERNIÈRES ANNÉES :
67 0/0 DES CANDIDATS REÇUS À CES DIVERS EXAMENS
ET CONCOURS SONT DE NOS ÉLÈVES

La **SEULE** Lame
A TRANCHANTS COURBES
A ANGLES ARRONDIS
est celle du RASOIR de Sureté FRANÇAIS

APOLLO

Breveté dans le Monde Entier
Toutes les autres Lames sont
RECTILIGNES
et votre VISAGE ne l'est pas

HUILES

OLIVE PURE et TABLE
CAFES VERTS et TORRÉFIÉS
VENTE DIRECTE — PRIX RÉDUITS
défiant toute concurrence LOYALE

Marque "ARISTIDE le JUSTE"

N'achetez rien sans demander tarif à

ARISTIDE BERTRAND à Salon (B.-du-R.)

Références auprès de

NOMBREUX MEMBRES DE L'ENSEIGNEMENT
dans tous les Départements



CURE D'EMBOINPOINT
Reprise assurée de 2 à 5 kilos par mois avec le
"MARALIMENT"

(Potages et Croquettes aux Aigues Marines)
Gratuit Méthode et Preuves. Ecrire:
Laborat. MARIN, Enghien-les-Bains (S.O.)
Dépôt pour Paris : 49, r. de Maubeuge (IX^e)